

III

LE VIOLON MERVEILLEUX.

Il était une fois un homme qui avait été au service pendant quarante années de sa vie, de vingt à soixante ans, et comme il était trop vieux pour le métier de soldat, son commandant le congédia et le mit à s'en aller.

Le vieux soldat se mit en route pour retourner à son village ; mais quand il fut à moitié chemin, il se souvint qu'on ne lui avait pas payé le denier à Dieu. Il acheta un fusil et retourna à la caserne pour demander de l'argent au général.

— Je ne vous en dois pas, répondit-il.

— Comment ! dit le vieux soldat, depuis quarante ans que je suis au service vous ne m'avez donné que quarante francs ! Si tout à l'heure vous ne me comptez pas trois cents francs, je vais vous tuer avec mon fusil.

Le général eut peur, et il donna les trois cents francs au soldat, qui se remit en route pour son village. Quand il fut à moitié chemin, il se souvint encore qu'on ne lui avait pas donné d'effets ; il retourna à la caserne pour en demander au général.

— Je ne vous en dois pas, répondit le général.

— Diable ! s'écria le soldat, depuis quarante ans que je suis sous vos ordres, vous ne m'avez donné que vingt habits ; il m'en faut trois tout de suite, ou je vous tire un coup de fusil.

Le général eut encore plus peur que la première fois, et il ne se fit pas prier pour donner au vieux soldat les habits qu'il demandait.

Le vieux soldat, quand il fut à moitié route, se souvint que son général lui devait encore une gâche de pain de six livres. Il retourna à la caserne et lui dit :

— Donne-moi les six livres de pain que tu me dois, ou je vais décharger mon fusil sur toi.

Le général donna le pain de six livres, et le vieux soldat partit avec sa gâche sous son bras.

Sur sa route, il rencontra un pauvre qui lui demanda un morceau de pain, c'était saint Pierre ; le soldat n'en savait rien ; il lui coupâ une tranche et continua sa route.



Un peu plus loin, un autre pauvre — c'était saint Jean — lui demanda un morceau de pain ; le soldat le lui donna, mais il se dit :

— S'il en vient d'autres, ils n'auront plus de ma gâche.

Peu après, il rencontra un troisième pauvre qui lui demanda la charité ; celui-là c'était le bon Dieu, mais le soldat n'en savait rien ; il lui dit :

— Je n'ai plus beaucoup de pain ; quand il y en a pour un il y en a pour deux ; asseyons-nous là, nous allons partager.

Ils s'assirent sur l'herbe à manger, et comme ils finissaient, saint Pierre et saint Jean survinrent. Le soldat leur dit :

— Il reste encore un peu de pain, faites comme nous.

Les deux apôtres se mirent à manger et la gâche ne dura pas longtemps.

Quand il n'en resta plus, le bon Dieu dit au soldat :

— Que désires-tu ? parle, je vais te le donner.

Saint Pierre et saint Jean dirent tout bas au soldat :

— Demande le Paradis.

— Je n'ai pas besoin de ça, répondit le soldat. Je veux un violon merveilleux qui fera danser tous ceux que je voudrai.

Le bon Dieu lui donna un violon, et il disparut ainsi que ses deux disciples.



Le vieux soldat continua sa route et vint frapper à la porte d'un château ; un grand monsieur vint lui ouvrir et lui demanda ce qu'il voulait.

— Je demande à loger ici, répondit-il.

— Je le veux bien, dit le monsieur, mais tous ceux qui sont entrés dans ce château n'en sont jamais sortis.

— Ma foi, répondit le soldat, je vais entrer tout de même, je n'ai pas peur.

Il soupa, puis il alluma une pipe et resta à se chauffer devant le feu. Vers dix heures du soir, survinrent trente-trois diables qui se mirent aussi à se chauffer dans le foyer, et ils poussaient si dur le vieux soldat qu'il croyait être écrasé. Mais il prit son violon, et

dès qu'il en eut joué, les diables se mirent à gambader, et ils avaient tellement peur qu'ils s'enfuirent par une croisée qui était ouverte; il y avait au moins soixante pieds de haut et ils tombèrent sur une broussée de ronces et d'épines où ils se piquèrent bien fort.

• •

Le vieux soldat sortit du château et s'en retourna dans son village; mais dès le lendemain il mourut. Il vint frapper à la porte du Paradis; saint Pierre lui demanda qui il était :

— Je suis un ancien soldat, répondit-il.

— Ah ! c'est toi, dit saint Pierre, tu m'avais dit que tu ne voulais pas du Paradis; va-t'en où tu voudras; il n'y a pas de place ici pour toi.

Le vieux soldat alla frapper à la porte du Purgatoire; mais quand il dit qu'il avait été militaire, on lui répondit :

— Nous ne voulons pas de militaires ici, allez vous-en.

Il vint frapper à la porte de l'Enfer, mais quand les diables le virent avec son violon, ils eurent grand peur, et fermèrent leur porte au verrou.

— Ah ! dit le soldat, où vais-je aller ? on ne veut de moi ni dans un endroit ni dans l'autre; je vais retourner au Paradis.

Quand il y arriva, il dit :

— Saint Pierre, montre-moi un peu ton Paradis.

Saint Pierre ouvrit la porte pour lui faire voir le séjour des élus, mais dès qu'elle fut ouverte, le soldat y jeta son bonnet, et dit à saint Pierre :

— Laisse-moi aller chercher mon bonnet.

Saint Pierre qui n'y entendait pas malice, le laissa entrer; mais le soldat s'assit sur son bonnet, en disant :

— Je suis sur mon bien, je ne partirai pas d'ici.

Et voilà comment le vieux soldat resta en Paradis, malgré saint Pierre.

(Conté en 1881, par Joseph Blanohet, de Saint-Cast, mousse, âgé de 14 ans).

(A suivre).

P. SÉBILLOT.